—Madame, reprit Orestis qui, voyant Mme de Peyl si complètement dominée par l'amour maternel, comprit qu'il ne risquerait rien à brusquer les choses, madame, une voiture attend à quelques pas d'ici. J'ai les clefs d'une poterne du jardin. Venez : je vous conduirai auprès de votre fils.

—Et mes filles ?... Je ne puis les abandonner, seules, dans ce palais.....

—Ne peuvent-elles vous suivre ?

La comtesse lui jeta un regard défiant, que le jeune bandit soutint avec une hardiesse fière.

—Sous la sauvegarde de leur mère, mesdemoiselles Peyl n'ont rien à craindre, dit-il. Je suis gentilhomme, et j'engage mon honneur que je vous ai dit la vérité. Jocelyn de Peyl, sous le nom plébéien qu'il porte noblement, est le plus cher de mes amis..... Lui-même vous dira, madame, qu'il serait heureux, un jour à venir, de m'appeler son frère.

La comtesse n'hésita plus. Subjuguée par l'accent chaleureux de cette voix vibrante, par le regard ferme et loyal de ces yeux si purs, elle se leva :

—Partons ! dit-elle.

—Il y a une condition.

—Ah ! fit-elle, surprise.

—M. de Peyl doit ignorer...

—Impossible !

—Dans deux heures vous serez de retour au palais. Vous pourrez alors tout révéler...

—Si j'appelais, monsieur ?

—Vous condamneriez votre fils à ne jamais revoir sa mère ici-bas.

—Partons ! à la grâce de Dieu, s'écria la comtesse.

Esther et Noémi avaient charmé par leurs joies naïves la princesse Miltello et ses amies. Lorsque leur mère parut, elles se levèrent, un peu confuses.

Clelio n'avait pas prononcé une parole :

—Merci, madame, dit la douairière avec une exquise urbanité, du plaisir que vous nous avez fait. Je vous gronderais volontiers de nous ravir sitôt vos aimables filles.

—Venez, Esther, venez, mignonne, dit la comtesse, animée et fébrile. Il nous arrive un bonheur infini... Loué soit Dieu ! venez, vous saurez tout.

Les jeunes filles, surprises de voir leur mere au bras d'un inconnu, la suivirent docilement à travers la partie obscure et déserte du jardin. Leur guide ouvrit une petite porte, et, s'effaçant :

—Passez, madame, dit-il en saluant.

Dès que Mme et Mlles de Peyl se furent éloignées, Clelio disparut à son tour, et se dirigea vers un kiosque autour duquel semblaient l'attendre Orso Lentuli, Scandian et Stoladoro

Le comte Lancelot, que Pompée ne quittait pas plus que son ombre, l'aperçut.

—Ah ! fit-il en fronçant le sourcil, trouverai-je toujours ce damoiseau sur mon chemin.

—Soyez moins arrogant, sire de Peyl, répondit à son oreille une voix aigue.

Il se retourna et reconnut Nighmèh-Sèmma, à sa taille svelte et frêle.

—Vous ici ?

—N'y sommes-nous pas tous ?

—Que signifie...

—Vous avez tort, mon cher, de manifester tant de haine contre Clelio Zadoër, poursuivit la bohémienne de son ton âpre et railleur. Ce ne sont point là les sentiments d'un oncle à l'égard de son neveu... Et c'est assez, me semble-t-il, de lui avoir tué son père.

Un flot de sang empourpra la figure du vieillard. Il ne put que balbutier, d'une voix éteinte, en désignant Clelio par un geste fou :

—Lui !.... Lui....

—Armand de Peyl, duc de Rocheraye, chef de nom et d'armes....

VII

Où Clelio Zadoer prouve, une fois de plus, que la fortune favorise les audacieux.

Il se fit tout à coup un grand silence. La mélodie fantasque des harpes, des violons et des mandolines se tut subitement : le murmure joyeux de la multitude s'éteignit.

Puis on vit apparaître à toutes les fenêtres qui s'ouvraient, illuminées, sur le jardin, sur les balcons et les terrasses, des flots de masques. L'escalier se couvrit de monde, et soudain mille voix lancèrent cette clameur :

—L'Argentino.. L'Argentino !

Ce n'étaient que gens affolés et fuyant. On se heurtait, on criait. Plusieurs femmes s'évanouirent de terreur. Des bijoux jonchaient le sable, et des lambeaux de soie pendaient à tous les buissons.

Les marquis de la Régence tirèrent la brette qu'ils portaient en verrouil, les soudards, leur colichemarde, les lansquenets, leur rapière, qui sa dague, et qui son épée.

Et de tous côtés s'élevaient des voix, menaçantes ou saccadées.

—Qu'est-ce ? qu'arrive-t-il ?

—On dit que l'Argentino a pénétré dans le bal.

—Mort au traître !

—A la tête de sa bande : cent démons !

—Le vice-roi a reçu un coup de stylet.

—On pille les salles basses. Il ne reste du souper que de maigres débris.

—La vice-reine est pâmée de peur, la chère dame.

—La Porte-Royale a été forcée.

—Ce n'est pas une troupe, c'est une armée de brigands !.....

—Le palais Palmaverde flambe comme une torche de cire.

—Mais non, on le verrait d'ici.

—La ville entière est incendiée.

—Folie ! c'est un déguisement hardi..... L'Argentino braverait-il gouvernement et police au cœur d'une ville fortifiée ?

—Fausse alerte ! Le vice-roi est dans le salon du roi Roger avec Palmaverde et le jeune peintre français, son ami !.....

—Voyez : les musiciens reprennent où ils l'ont laissée la valse d'Arditi...

En effet, ce tumulte qui allait croissant, fut dominé soudain par l'entraînante mélodie de l'orchestre, et, dans l'espace laissé libre, entre le kiosque et l'escalier, au milieu d'un cercle formé par le duc de Scandian, le marquis Stoladoro, le docteur Pompée, don Orso, le seigneur Stanzin et quelques autres, apparut Clelio Zadoër, le visage découvert, et riant aux éclats.

Il avait dépouillé sa longue toge de soie. Il portait maintenant le costume si connu de l'Argentino : le tabart d'étoffe d'argent, sur la casaque et les *calsoni* de soie blanche.